

## Lina Velez \*

Je poursuis ce travail de lecture de la leçon IV, déjà bien abordée par Sidi Askofaré. Il montre à la fin du chapitre III la dissymétrie dégagée par Lacan, entre l'homme et la femme, d'un savoir éventuel de la femme sur la jouissance sexuelle et d'un savoir sur l'instrument phallus.

Il me semble que l'enjeu de ce chapitre est de continuer à interroger sous une nouvelle perspective « la vérité », c'est-à-dire à partir de l'écrit. Ce n'est qu'à partir de l'écrit que se constitue sa logique. Ce franchissement fait rupture avec les développements antérieurs de Lacan concernant la vérité.

La question de la vérité est un enjeu majeur pour la psychanalyse. Lacan redéploie son élaboration à partir de l'écrit, notamment à partir de la logique. « Il n'y a question logique qu'à partir de l'écrit, en tant que l'écrit n'est justement pas le langage » (p. 65).

Pourquoi faire appel à l'écrit ? Est-ce par rapport à la vérité que la parole porte mais qui se dérobe dans des propos autant mensongers que vrais ? Si la vérité parle avec le langage, la parole à elle seule ne suffit pas pour accéder à la vérité, il est nécessaire d'avoir recours à l'écrit. Il s'agit donc de l'écrit dans son rapport à la vérité.

Dans cette leçon, Lacan reprend et poursuit les interrogations sur la vérité du séminaire précédent, *L'Envers de la psychanalyse*. Ainsi que Sidi Askofaré nous l'a rappelé, Lacan a essayé de définir la jonction de la vérité au savoir, qui s'avère impossible. « Nulle vérité ne saurait se localiser que du champ où elle s'énonce, ou cela s'énonce comme cela peut. Donc, il est vrai qu'il n'y a pas de vrai sans faux, au moins dans son principe. Ceci est vrai. Mais qu'il n'y ait pas de faux sans vrai, cela est faux. » Ce franchissement fait rupture avec son premier enseignement. « Nous sommes à proprement parler condamnés à ne pouvoir, même sur ce point, encore flou pour nous, du rapport du savoir avec la vérité, dénoncer quoi que ce soit, sachons-le, que d'un mi-dire <sup>1</sup>. » Plus loin dans ce séminaire, il précise : « À savoir,

qu'en tout champ formalisé de la vérité, il y a des vérités qu'on ne peut pas démontrer. C'est au niveau de l'impossible [...], que je définis ce qui est réel <sup>2</sup>. » De la vérité au réel, de l'impuissance à l'impossible, la logique définie par Lacan comme science du réel ouvre la voie de l'écrit dans son rapport à la vérité.

C'est à partir de ces questionnements que se déploie ce sous-chapitre IV autour de l'écrit dans son rapport avec la vérité.

Je pars de la question suivante posée par Lacan : d'où interroge-t-on la vérité ? Ses différents développements au sujet de la vérité trouvent-ils une nouvelle perspective dans ce chapitre ? Il va l'interroger à partir de la logique.

Je propose une première articulation. Dans un article de 1955, « La chose freudienne », Lacan évoquait sa formule « Moi, la vérité je parle ». En la reprenant dans ce séminaire, l'envisage-t-il sous un angle nouveau ? Il donne la parole à la vérité : « Je suis donc pour vous l'énigme de celle qui se dérobe aussitôt qu'apparue, hommes qui tant vous entendez à me dissimuler sous les oripeaux de vos convenances [...] Où vais-je donc passée en vous, où étais-je avant ce passage ? Peut-être un jour vous le dirai-je ? Mais pour que vous me trouviez où je suis, je vais vous apprendre à quel signe me reconnaître. Hommes, écoutez, je vous en donne le secret. Moi la vérité, je parle <sup>3</sup>. » De la vérité qui ne parle jamais qu'à la première personne du singulier parce qu'elle ne peut pas être sans que soit engagé le sujet de l'énonciation, jusqu'à la formule « La vérité parle Je » du *Séminaire XVIII*, y aurait-il un déplacement ? Cette phrase agrammaticale ne fait guère sens, avec ce pronom à la première personne. Il s'agit d'une valorisation logique de la vérité, à la différence de 1955 dans « La chose freudienne », qui est une valorisation poétique sur le versant de la prosopopée.

Lacan reprend et transforme la formulation de « Moi la vérité, je parle » à « *la vérité parle Je*. Ça veut dire qu'on peut lui dire *Tu*, [...]. Vous allez croire bien sûr que je vais vous dire que cela sert au dialogue. Il y a longtemps que j'ai dit qu'il n'y en avait pas, de dialogue. Et avec la vérité, bien sûr, encore moins » (p. 72). Ainsi, si la vérité parle « Je », on peut lui dire « Tu », d'où l'intérêt du dialogue.

Il va s'agir ici du dialogue écrit ; or ce n'est qu'à partir de l'écrit que peuvent éclater les paradoxes : par exemple celui du menteur qui consiste à dire « Je mens ». Ce paradoxe témoigne d'une impasse. « Mais j'irai plus simplement à vous rappeler cette chose sur laquelle j'ai déjà mis l'accent, c'est à savoir qu'aucun des prétendus paradoxes auxquels s'arrête la logique

classique, nommément celui du *Je mens*, ne tient qu'à partir du moment où c'est écrit » (p. 72).

Lors de ce séminaire, Lacan insiste sur le fait qu'il n'y a pas de logique sans écrit, mais que cela ne fait pas pour autant de la logique un métalangage. L'écrit rend possible ce que la parole ne permet pas, c'est-à-dire une logique où la contradiction ne se dérobe pas. Lacan oppose la vérité menteuse de la parole à la rigueur de la logique écrite, la logique comme science du réel.

L'écrit est forgé pour penser l'expérience analytique à partir des mathèmes et des graphes, pour situer des places où loger la vérité. « L'écrit est appelé par ce qui reste insaisissable dans la parole. Précisément cette vérité que la parole porte, [...] mais qui toujours se dérobe, jamais plus que mi-dite dans les flux de propos aussi menteurs que véridiques <sup>4</sup> [...]. »

Dans cette perspective, Lacan va s'appuyer sur la « Métamathématique » de Lorenzen <sup>5</sup> et ses dialogues : il s'agit de logique et notamment de règles de démonstration et de propositions sous la forme de dialogues. Ce sont notamment les dialogues à partir de *a et non a* et de *a ou non a* qui intéressent Lacan.

À ce moment-là, il s'intéressait à la logique intuitionniste ; cette dernière est centrée sur les problèmes de la définition du tout, de la définition des tous admissibles et des tous non admissibles. Il y a aussi une référence à cette logique dans le séminaire *Encore*, à l'issue du chapitre « Savoir et vérité ». Le recours à cette logique est là pour reformuler la tension des rapports entre savoir et vérité.

Pour le premier dialogue : « Je pose – *Il n'est pas vrai*, – dis-je à la vérité, – *que tu dis vrai et que tu mentes en même temps*. [...] Elle dit *Je dis vrai*, [...] pour vous emmerder elle vous dit *Je mens*. À quoi vous répondez *Maintenant, j'ai gagné, je sais que tu te contredis* » (p. 73).

Il en découle : « J'ai gagné, je sais que tu te contredis. » Dans son dialogue, Lorenzen propose que lorsque le contradicteur se contredit, il contredit sa fonction de contradicteur. C'est là que la partie est gagnée !

Il y a là une double affirmation : « *Que tu dises vrai et que tu mentes en même temps*. » Lacan rétablit ici une fonction de la parole qui n'est pas évidente, le « *dis-je* » à la vérité. Ce n'est plus moi la vérité, je parle, c'est à la vérité, je dis « tu ». C'est d'elle qu'il s'agit dans le dialogue, et c'est pourquoi la façon dont Lorenzen l'inscrit sous forme de tableau a plu à Lacan. C'est : « *Ce n'est pas vrai – dis-je à la vérité – quand tu dis ceci et cela*. »

Mais supposez le contraire, que vous lui ayez dit *Ou tu dis vrai ou tu mens*. Là, vous en êtes pour vos frais. Qu'est-ce qu'elle vous répond ? *Je te l'accorde* (c'est dans le deuxième dialogue) *je m'enchaîne*. *Tu me dis – Ou tu dis vrai, ou tu mens, et en effet, ça, c'est bien vrai*. Seulement alors là, vous, vous ne savez rien, rien de ce qu'elle vous a dit, puisque, ou elle dit vrai, ou elle ment – de sorte que vous êtes perdant. (p. 73)

La vérité se déchaîne dans le premier dialogue, ce que vous avez dit à la vérité, c'est qu'elle ne pouvait pas dire une chose et son contraire, et c'est ce qu'elle a fait pourtant. La vérité se déchaîne au double sens du terme français, au sens de faire éclater son pouvoir et au sens où elle rompt cet enchaînement qui l'arrête. Elle se déchaîne en révélant son pouvoir qui est de dire, de faire apparaître une chose et son contraire. C'est ce que Lacan appelle la vérité déchaînée, c'est-à-dire l'inconscient qui se fait entendre. La vérité déchaînée, c'est aussi le « déchet-nement », le chaos, voire le dérèglement social.

Que l'inconscient dise toujours la vérité et qu'il mente, c'est, de chez lui, parfaitement soutenable, c'est simplement à vous de le savoir. Qu'est-ce que ça vous apprend ? Que la vérité, vous n'en savez quelque chose que quand elle se déchaîne. [...] Qu'elle se refuse, la vérité, alors ça me sert à quelque chose. C'est à ça que nous avons tout le temps à faire dans l'analyse. Qu'elle s'abandonne, [...] Autrement dit, [...] ça me laisse dans ma position de demandeur, puisque je me trompe de penser que je puis traiter d'une vérité que je ne puis reconnaître qu'au titre de déchaînée. Vous montrez de quel déchet-nement vous participez. (p. 73)

Lacan questionne-t-il ici la « position » de l'analyste par rapport à la vérité qui ne s'appréhende pas ? Elle s'énonce sans appartenir à celui qui la profère. C'est au moment où l'on ne se maîtrise plus que la vérité est supposée se dire. La vérité apparaît comme un manque au savoir. Cette antinomie entre vérité et savoir est concrétisée dans les schémas des quatre discours ; le discours analytique inscrit le savoir à une place nommée place de la vérité.

À partir de ce questionnement, Lacan introduit l'écrit qui « permet l'interrogation logique. La logique, est ce paradoxe absolument fabuleux que ne permet que l'écrit, de prendre la vérité comme référent » (p. 73). Qu'est-ce que prendre la vérité comme référent ? Formule énigmatique pour le moins. S'agit-il de donner à la vérité un statut de lettre ? « C'est évidemment par ça qu'on communique quand on commence par donner les premières formules de la logique propositionnelle. On prend comme référence qu'il y a des propositions qui peuvent se marquer du vrai et d'autres qui peuvent se marquer du faux. C'est avec ça que commence la référence à la vérité. Se référer à la vérité, c'est poser le faux absolu, c'est-à-dire un faux

auquel on pourrait se référer comme tel » (p. 74) : logique où le vrai et le faux ne sont que des lettres qui peuvent se concevoir comme des valeurs. La référence à la logique vide la vérité de sa passion, la réduit à n'être qu'une valeur qui se déduit d'une combinaison de propositions.

« Il y a quelque chose qui mérite d'être relevé dans ce rapport, c'est la fonction de ce quelque chose [...], et qui se dénomme la liberté. Il arrive qu'à travers le fantasme, il y en ait qui élucubrent de certaines façons où, sinon la vérité elle-même, du moins le phallus pourrait être apprivoisé. » Et Lacan poursuit : « Les personnes sérieuses auxquelles se proposent ces solutions élégantes qui seraient apprivoisement du phallus, eh bien, c'est curieux, c'est elles qui se refusent. Et pourquoi ? sinon pour préserver ce qui s'appelle la liberté, en tant qu'elle est précisément identique à la non-existence du rapport sexuel » (p. 74). Il y aurait une équivalence entre la liberté et l'inexistence du rapport sexuel. Lacan déplacerait-il sa conception de la liberté – qu'il situait jusque-là du côté de la psychose, en tout cas du délire ? (Cf. son séminaire *Les Psychoses*, chapitre x, p. 153.) Ici, c'est le « refus du corps », expression introduite dans le *Séminaire XVII* <sup>6</sup>, qui semble lui servir de guide. Dans cette perspective, on peut considérer que la liberté, en tant que choix de se refuser, de se soustraire à l'autre comme objet, atteste aussi de l'indépendance des jouissances de l'homme et de la femme. Cette indépendance est homologue à l'absence d'application – au sens mathématique du rapport – de l'un sur l'autre, ce qui équivaut à un non-rapport entre les deux sexes, car non seulement la jouissance de l'un n'est pas la jouissance de l'autre, mais de plus ces deux jouissances sont l'une à l'autre étrangères. Pour préciser l'inexistence du rapport sexuel, il est nécessaire de considérer ce quelque chose qui échappe et que Lacan situe du côté du phallus et de la jouissance.

Le phallus est un semblant qui indique ce qu'il en est du rapport à la jouissance dont il est le signifiant. « Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un semblant <sup>7</sup>. » Ce semblant a une fonction symbolique définissant la position du parlêtre vis-à-vis du désir, qui est marqué par la modalité selon laquelle les sujets se positionnent par rapport à la castration.

Les hommes sont soumis à la loi de la castration, ils forment donc un ensemble. Les femmes, ne pouvant être privées de ce qu'elles n'ont pas, ne forment pas d'ensemble, et Lacan énonce que « La femme n'existe pas ». L'homme peut se concevoir en tant qu'élément de l'universel défini par rapport à la castration. Mais pas les femmes.

Lacan dit : « Le mythe écrit, *Totem et Tabou*, est fait très exactement pour nous pointer qu'il est impensable de dire *La femme*. [...] Parce qu'on ne peut pas dire *toutes les femmes*. [...] parce que ce n'est introduit dans ce mythe qu'au nom de ceci, que le Père possède *toutes les femmes*, ce qui est manifestement le signe d'une impossibilité <sup>8</sup>. » Une coupure sépare le sexe masculin et le sexe féminin des deux côtés de la sexuation. Il n'y a pas de rapport sexuel, mais un rapport au sexe. La psychanalyse se situe dans la dimension du discours. Il s'agit de savoir ce qui s'écrit et ce qui ne s'écrit pas du rapport sexuel.

Lacan questionne : « Est-il besoin d'indiquer que le rapport de l'homme et de la femme, en tant qu'il est radicalement faussé de par la loi, la loi dite sexuelle, laisse quand même à désirer qu'à chacun il y ait sa chacune pour y répondre ? Si ça arrive, qu'est-ce qu'on dira ? » (p. 74). Cette loi sexuelle sert-elle à substituer ce qui du rapport sexuel ne peut pas s'écrire ? L'abord possible de l'autre sexe passe par la loi qui définit ce qu'on appelle les rôles sexuels, que nous appelons des signifiants, c'est pourquoi Lacan l'a nommée « la loi sexuelle ». Il n'y a pas besoin de la psychanalyse pour savoir que ces rôles ne correspondent à aucune tendance naturelle, mais elle a contribué à ce que cela soit reconnu. Il n'y a pas d'abord possible de l'autre sexe sans en passer par la loi, pourtant il n'y a pas d'accès à l'autre sexe comme tel en se référant à cette loi. C'est donc le dilemme auquel hommes et femmes sont confrontés.

« S'il y avait un homme pour qui *La femme* existe, ce serait une merveille, on serait sûr de son désir » (p. 74). Une femme n'est pas toute prise dans la loi du langage. Elle l'est parce qu'elle parle et qu'elle a un inconscient, mais... pas toute. Lacan nous dit à plusieurs reprises que le personnage de Don Juan est « un rêve féminin », « un fantasme féminin », « une pure image féminine <sup>9</sup> ». Dans le séminaire *Encore*, nous trouvons la formulation : un « mythe féminin » : « Voilà ce qu'est l'autre sexe, le sexe masculin, pour les femmes. En cela, l'image de Don Juan est capitale <sup>10</sup>. » Ce mythe serait-il une réponse au trou dans l'Autre de l'inconscient côté femme ? Un homme qui les séduit toutes, qui permettrait à chacune de savoir si elle est femme ou pas. Rêver de Don Juan, c'est rêver d'être la femme d'un homme d'exception. Ce fantasme permet d'accéder à l'image d'une complétude et d'être celle qui a réussi à attraper le phallus, là où les autres ont échoué.

Le déplacement de la conception de la vérité contribuerait-il à conjointre l'inconscient et la lettre ? Un tel déplacement ne nous amène-t-il pas à prendre la mesure des conséquences de l'élaboration des formules de la sexuation et de la jouissance féminine ?

---

\*[↑](#) Commentaire de la seconde moitié de la leçon IV du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 65-75, à Paris, le 4 avril 2024.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 125.

2. [↑](#) *Ibid.*, p. 190.

3. [↑](#) J. Lacan, « La chose freudienne », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 408-409.

4. [↑](#) C. Soler, « La psychanalyse, pas sans l'écrit », *Revue Champ lacanien*, n° 10, Paris, octobre 2011, p. 13.

5. [↑](#) P. Lorenzen, *Métamathématique*, Paris, Gauthier-Villars, 1967, p. 22.

6. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 107.

7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 34.

8. [↑](#) *Ibid.*, p. 106.

9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 224 et 233.

10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 15.